

PEAU À PEAU

Héloïse des Monstiers

PEAU À PEAU

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022

ISBN 978-2-283-03564-1

À mon trio de choc.

« Nous sommes faits de l'étoffe dont se tissent
nos rêves. »

WILLIAM SHAKESPEARE,
La Tempête

« On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel
est invisible pour les yeux. »

ANTOINE de SAINT-EXUPÉRY,
Le Petit Prince

1.

FLASHBACK

Haute-Savoie

*28 décembre 2011,
4 heures du matin*

Le camion de pompiers, la civière, le froid, mon ventre qui tonne de plus belle et ce sang entre mes cuisses. J'encaisse des coups puissants et réguliers.

Les pompiers parlent d'« évacuation par hélicoptère ». Pas une minute à perdre. Indescriptible va-et-vient, sordide brouhaha. Je suis ailleurs. Comme des notes sans mélodie, leurs voix s'éloignent. Allongée sur un brancard, je ne ressens plus rien. La souffrance physique a quasiment disparu, mais à présent, une autre me submerge. La main gauche plaquée sur mon gros ventre, je répète d'une voix faible :

Mon bébé est mort, mon bébé est mort, mon bébé est mort...

Paris

mars 2006

J'avais rencontré Pierre par hasard alors que je prenais un verre dans un café avec Agathe, l'une de mes plus vieilles amies. Ce soir-là, Pierre fêtait ses trente ans.

– *On se connaît ?*

– *Enchantée, moi c'est Garance.*

En réalité, je m'appelle Héloïse mais à cet instant, j'avais décidé d'être Garance, cette femme libre et audacieuse qui fait tourner la tête de tous les hommes dans *Les Enfants du Paradis*. J'ai toujours aimé séduire. Déjà petite, je faisais le clown en classe pour attirer l'attention. Je ne vivais que pour entraîner les autres dans ma fantaisie. Jouer le premier rôle et être sur le devant de la scène me nourrissaient.

– *Atmosphère, Atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ?*

Amusé, Pierre avait répondu avec une réplique d'*Hôtel Du Nord*. Et nous nous sommes mis à parler de la beauté du cinéma français d'après-guerre.

– Si un jour j'ai une fille, elle s'appellera Garance. Ce prénom, je l'ai dans la peau. Bien avant que je ne découvre le film de Marcel Carné. En dernière année de maternelle, j'étais copine avec une petite Garance. Elle avait un sourire malicieux, deux couettes hautes et un sweat molletonné « Minnie ». Ses parents ont divorcé et elle est partie du jour au lendemain. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, je ne voulais plus aller à l'école si Garance n'y était pas. Depuis, je l'ai cherchée sur Facebook, sans jamais la retrouver. Est-elle mariée ? Est-elle mère ? Est-elle tout simplement heureuse ? Je n'en sais rien. Ce qu'il me reste d'elle, c'est son prénom. Garance. Désolée, je dois te saouler avec mes histoires.

Le regard plongé dans le mien, Pierre m'avait embrassée tendrement. J'étais fascinée par ses yeux verts. Il avait conscience de sa beauté. Quand il était adolescent, les filles murmuraient sur son passage : « Il est trop mignon ! »

Je lui avais rendu son baiser avec fougue. Ses amis ricanaient, en se demandant qui était cette

inconnue. Je leur semblais exubérante, pas faite pour lui. Pierre avait grandi dans un milieu conservateur, où l'humilité, la retenue et la sobriété constituent les fondements d'une bonne éducation. Sa destinée semblait tracée : avoir une belle carrière et épouser une fille de son rang, *un peu vieille France*.

Mes parents m'avaient appris à être persévérante. Ils me répétaient que rien n'est impossible, du moment qu'on en a furieusement envie. Après un baccalauréat obtenu haut la main, j'ai fait des études de journalisme à Paris. J'avais suffisamment confiance en moi pour affirmer haut et fort mes convictions, allant jusqu'à abandonner un métier de rêve dans un journal quotidien pour monter ma propre entreprise à vingt-cinq ans. J'étais bien née, comme on dit. Née du bon côté. Vingt-cinq ans avec le vent dans le dos et surtout convaincue que cela ne changerait jamais.

Après cette soirée, tout est allé très vite. Les choses avançaient naturellement entre nous, sans que nous nous posions la moindre question. Au revoir la chambre de bonne de ce quartier chic, bonjour la vie chez Pierre. Et lors d'une rencontre

fortuite au Trocadéro, je l'avais présenté à mes parents avant de dire oui à sa demande en mariage au cours d'un simple petit-déjeuner.

C'était il y a deux ans. La cérémonie était merveilleuse. Deux cent cinquante invités, un château médiéval en guise de décor et une voiture de collection flamboyante à la sortie de l'église. Mes amies dansaient tout leur soûl pendant que nos hommes se marraient, une cigarette au bec, un verre à la main. Ce soir-là, dans le parc de ce lieu de réception idyllique, j'avais une certitude : nous avons la vie devant nous. Agathe avait publié la photo de notre béatitude sur Facebook. En légende : #Mariagederêve #Alamour #Alamitié.

Je m'accrochais à ces moments heureux. Mais pour la première fois de ma vie, le bonheur m'échappait. Je n'arrivais pas à tomber enceinte, incapable de me faire à l'idée que je ne serais jamais mère.

Pour ne pas me noyer dans le chagrin, je sortais beaucoup avec mes copines Agathe, Chloé, Manon, Élodie et Clara. Ce soir-là, nous étions toutes attendues pour une soirée entre filles chez Rachel. En nous accueillant, Rachel semblait

différente, presque impatiente ; en réalité, elle trépignait.

– *J'ai quelque chose à vous annoncer.*

J'aurais dû la prendre dans les bras, l'embrasser, la féliciter, mais j'avais juste envie de mourir pour ne plus voir son visage s'illuminer de bonheur, ni sa main attirée comme un aimant par son ventre. Aucun mot ne sortait de ma bouche. J'étais choquée, presque tétanisée.

Le lendemain, Rachel m'avait appelée pour savoir si je me sentais mieux. C'était le monde à l'envers ! La femme enceinte qui s'inquiétait de la santé de celle qui ne l'était pas.

Ce coup de fil avait servi d'électrochoc. J'avais décidé qu'au lieu de haïr ce corps, j'allais l'aider. Le parcours du combattant commençait. Des piqûres d'hormones à haute dose pour moi, des spermogrammes et prélèvements pour Pierre, des rapports sexuels sur ordonnance à date et heure précises... Et une fécondation *in vitro* bientôt programmée pour essayer de donner vie à nos rêves de parentalité. Ovocyte, embryon, blastocyste, réimplantation dans l'utérus, l'impression de me replonger à trente ans dans le programme de sciences naturelles des années

collège. À l'époque, j'étudiais la reproduction chez les souris et cela semblait si simple de faire naître des souriceaux ! Simple, comme ma vie avant.

Ma tristesse enfouie, je risquais d'exploser dès que quelqu'un me demandait, sans aucune retenue, pourquoi nous n'avions toujours pas d'enfant. Je m'épuisais à essayer de tomber enceinte, à compter et recompter, chaque mois, les bons jours de mon cycle. À me rêver diplômée ès techniques ovulatoires. À faire attention à ce que je mangeais et buvais. À réduire ma consommation de clopes. À me coucher tôt après avoir ingurgité une tisane au goût infâme qui dope les hormones. Vite, vite, un bébé à tout prix pour que le conte de fées avec Pierre s'éternise.

En attendant que la médecine opère, je voulais nous laisser une dernière chance. Au quatorzième jour de mon cycle, le moment où j'étais censée être le plus fertile, j'avais bondi sur Pierre, sans me soucier de ses états d'âme, lui qui détestait faire l'amour dans le seul but de procréer. Ce n'était pas la première fois qu'il me le disait.

Pierre avait joui et s'était vite rhabillé. Quant à moi, je m'étais mise à faire le poirier. Sur Internet,

celles qui arrivent à tomber enceintes distillent conseils et remèdes de grand-mère : apparemment, il fallait garder les jambes à la verticale pendant dix bonnes minutes pour ne pas laisser les spermatozoïdes s'échapper et surtout ne pas prendre de douche, au risque de tout gâcher.

Il était fâché mais je m'en foutais. Seul le résultat m'intéressait.

Paris

juillet 2011

Les femmes se sont longtemps battues pour obtenir le droit à l'avortement. Mon combat à moi, c'était de réussir à enfanter.

– Vous êtes stérile. Je plains votre mari. Une femme même pas bonne à faire des enfants, pauvre homme !

C'est ce que m'avait balancé le gynéco, pendant que j'étais à poil, les jambes écartées et les pieds calés dans les étriers. J'avais le souffle coupé ; j'étais incapable de riposter. C'était toujours ce cauchemar qui m'extirpait brutalement de mon sommeil. Est-ce qu'il y avait encore des personnes pour penser qu'une femme qui ne donne pas la vie est inutile ? Et si ce gynéco disait tout haut la nuit ce que je pensais tout bas la journée ? J'étais terrifiée à l'idée que Pierre puisse me quitter pour une femme plus féconde. Horrifiée de finir ma vie seule. Devenir une vieille fille n'était vraiment pas ce dont j'avais

rêvé enfant, tandis que je promenais ma poussette pour poupée : « Quand je serai grande, je serai une super maman ! » La candeur de ma jeunesse m'explodait en pleine figure. J'étouffais mes sanglots dans l'oreiller pour ne pas réveiller Pierre, qui dormait paisiblement à mes côtés.

Et si c'était héréditaire ? Ma mère était tombée enceinte très facilement. « Comme au restaurant, j'ai commandé mon plat et hop tu es arrivée. » Cette histoire, mes parents me l'avaient racontée mille fois et avec une telle complicité que je ne pouvais imaginer un instant qu'il en fut autrement. La mère de Pierre avait connu des difficultés. À trente-cinq ans, alors que toutes ses amies avaient déjà deux ou trois enfants, elle avait fini par y arriver. Pierre était persuadé que je m'apitoyais sur mon sort ; il n'y avait, selon lui, aucune raison de s'inquiéter, vu que j'étais beaucoup plus jeune que ne l'était sa mère et que nous essayions depuis « seulement » dix-huit mois.

J'avais caché un test de grossesse sous le matelas. Tirillée entre la peur d'un nouvel échec et l'envie de savoir, j'avais ouvert la boîte avec délicatesse et précaution, comme s'il s'agissait d'un coffret

Flashback

contenant une pierre précieuse. Deux minutes s'étaient écoulées au compte-gouttes. Puis deux traits roses étaient apparus. Palpitations, trop beau pour être vrai. Les yeux scotchés sur le test, je saluais ma chance ; je n'ai même pas eu besoin de faire une fécondation *in vitro* pour y arriver ! À cette loterie qui fait des ravages chez les trentenaires, j'avais tiré un ticket gagnant. Jamais je n'aurais pu imaginer que quelques gouttelettes d'urine feraient de moi une privilégiée.

Je mourais d'envie d'appeler ma mère, mes amies, la terre entière pour leur annoncer la bonne nouvelle. Mais je savais que Pierre se vexerait de ne pas avoir la primeur. Il était déjà parti travailler, et le soir, il dînait avec des clients. Toute la journée, j'avais hésité à l'appeler ; je composais son numéro puis renonçais, j'écrivais un texto puis l'effaçais.

De retour à minuit, un peu soûl, il avait été surpris de me voir encore debout, juchée sur le bar de la cuisine, à minauder comme une adolescente lors de sa première boum.

- *Alors, cette soirée ?*
- *Très bien. Et toi, pourquoi t'es pas couchée ?*
- *On va avoir un bébé.*

Haute-Savoie
au petit matin

Nous sommes dans l'ambulance, direction l'hôpital le plus proche. Le GPS annonce une heure de route. Bulletin météo du petit matin à la radio : « Fortes chutes de neige en ce moment, soyez prudents ! » Le chauffeur opine, ralentit dans un virage puis s'offre, quelques instants plus tard, une franche accélération alors que la route s'étire.

Pierre est assis à la place du mort, le visage figé. Je n'avais jamais vu mon mari prier. Dans les moments compliqués de l'existence, on va chercher Dieu comme on se munit d'une béquille après une entorse.

Parce que je suis jeune et en bonne santé, personne ne m'avait mise en garde contre le caractère aléatoire d'une grossesse. La route et ses lacets tortueux me secouent l'estomac, je vomis le peu de dignité qu'il me reste. Timidement d'abord, puis

Flashback

par giclées. Sur moi, sur l'ambulancier, partout. L'odeur atroce envahit le véhicule de secours. Je vis. Mais mon bébé est mort.

Toute ma vie, je me repasserai en boucle ces minutes qui ont précédé cet instant, cet avant si heureux dont je n'avais pas conscience. Les plus beaux moments de mon existence viennent de disparaître.

Pour toujours. Tout est fini.

Paris

novembre 2011

Enfin, j'avais décidé de garder le secret par crainte d'annoncer trop tôt la bonne nouvelle, par peur, surtout, que cela me porte la poisse. Le jour de la première échographie, je n'avais qu'une seule hâte : que le rendez-vous se termine pour appeler ma mère et mes meilleures amies. Elles m'avaient noyée sous leurs « Félicitations ! Je suis tellement heureuse pour toi ma chérie ! »

À la deuxième échographie, le médecin s'apprêtait à nous dévoiler le sexe du bébé, avant que Pierre ne l'en empêche. La surprise rendrait la naissance encore plus belle. De toute façon, si c'était une fille, elle avait déjà un prénom.

– *Si tu me veux, c'est avec ce package : Garance et moi ou personne.*

Cela faisait tout juste quatre mois que notre petite Garance existait dans mon ventre ; aucun de nous deux n'avait opté pour le scénario petit mec,

comme si cela allait de soi que ce bébé serait une fille. Mais pas n'importe laquelle. Toi, Garance. Pierre s'était mis à imaginer une petite fille malicieuse avec des couettes hautes, des yeux pétillants et un rire attendrissant. Une fille à son papa. Elle le regarderait avec admiration ; il lui promettrait de la protéger toute sa vie. Cela le faisait rire qu'on parle d'Œdipe entre un père et sa fille mais il se braquait déjà si quelqu'un évoquait les futurs amoureux de Garance.

Le ventre badigeonné d'un gel visqueux et froid, l'examen commençait. Sur l'écran, on pouvait voir les pieds minuscules de notre bébé. Très concentré, l'échographe recherchait la crosse de l'aorte, le plus gros vaisseau de l'appareil circulatoire, et observait le chemin des artères. Les bruits du cœur faisaient penser à ceux des chevaux lancés en plein galop. Ça me fascinait. Je demandais à les réécouter. Par chance, le bébé était bien positionné, et le spécialiste avait donc pu passer en revue tous les autres organes – tête, colonne vertébrale, estomac, reins – puis inspecté minutieusement chaque membre – pieds, mains, doigts, fémur, abdomen. Déjà 700 grammes et

20 centimètres de vie immortalisés sur les clichés que le docteur nous tendait.

– Beau comme maman et intelligent comme papa, ce bébé aura le meilleur des deux.

Je riais jaune. Pierre, lui, souriait franchement.

– Pas de cigarettes, pas d'alcool, pas de fromages non pasteurisés, pas de sushis, pas de tartare de bœuf, attention aux légumes mal lavés, pratiquez une activité physique de façon régulière, contrôlez votre poids, ménagez-vous, lavez-vous bien les mains, ne côtoyez pas des gens malades, ne vous teignez pas les cheveux, hydratez bien votre peau pour éviter les vergetures...

Je ne sais plus trop si le médecin m'avait dit tout ça, mais c'est ce que j'avais entendu. À peine croyable le nombre de recommandations à encaisser ! Les médecins mais aussi la famille, les amis et des inconnus au détour d'une conversation banale, dans un bus ou à la boulangerie, s'autorisaient, au fur et à mesure que mon ventre grossissait, à me dire ce que je devais faire, et surtout ne pas faire. Un matin, la poissonnière m'a lancé :

Flashback

– *Ah non ! Je ne vends pas de fruits de mer aux femmes enceintes ! Manquerait plus que vous tombiez malade et que vous veniez me faire un procès !*

Moi qui croyais naïvement que tout le monde se laissait attendrir par les envies insolites des futures mères. Apparemment, seules les fraises avaient bonne presse. Je ne rêvais que d'une chose : souffler et oublier tous ces conseillers du dimanche. La proposition de mes parents de passer Noël avec eux à Avoriaz tombait à pic.

Cette station de ski des Alpes, où j'allais en vacances depuis l'enfance, ressemble au paradis, avec ses montagnes majestueuses à perte de vue et ses calèches tirées par des chevaux de trait comme unique moyen de transport. Avec mon ventre bien planqué derrière une grosse doudoune, personne ne se risquerait à me faire des commentaires. On a toutes l'air un peu enceintes en tenue de ski.

Bien sûr, avant mon départ, le médecin m'avait bombardée de nouvelles injonctions :

– *Les à-coups de la voiture, ce n'est pas bon pour une femme dans votre état !*

– *Entendu, je prendrai le train.*

Peau à peau

– *Ne portez pas de choses lourdes, cela peut déclencher des contractions.*

– *Compris, mon mari portera ma valise.*

– *Allez-y mollo sur la fondue, c'est au dernier trimestre qu'on prend le plus de poids et ce sont les kilos les plus difficiles à perdre.*

– *D'accord, je me rabattraï sur les soupes.*

– *Pas de champagne le soir de Noël, l'alcool peut provoquer des malformations cérébrales.*

Je n'avais pas eu le temps de répondre qu'il avait tout de suite enchaîné :

– *Et bien sûr, interdit de skier !*

Était-ce vraiment ce qu'on apprenait en fac de médecine ? À établir une liste d'interdictions, à faire culpabiliser les femmes pour un oui ou pour un non ? Est-ce que quelqu'un oserait lui rappeler que nous ne perdons pas notre bon sens au fur et à mesure que nos ventres s'épanouissent ?

– *Bien entendu, merci docteur.*

Avoriaz

*28 décembre 2011,
3 heures du matin*

La grossesse me fatiguait, ou peut-être était-ce l'altitude ? Pierre commençait à s'habituer à passer ses soirées seul. Il était à peine 21 heures et je n'entendais déjà plus le bruit de la télévision ni de ses éclats de rire devant ce bêtisier de Noël. Je dormais d'un sommeil profond qui, comme chaque nuit, allait être interrompu par une longue crise d'insomnie.

Cette nuit-là, des coups m'ont réveillée. Autour de moi, tout le monde dormait. Pierre et notre adorable petit chien, que l'on considérait un peu bêtement comme notre premier enfant, ronflaient en rythme. Un coup. Deux coups. Trois coups violents. C'était mon corps qui tonnait de l'intérieur. Je n'avais jamais ressenti une telle sensation. Pour tenter de comprendre, je me suis ruée sur le site Internet *Doctissimo*. Que des réponses terrifiantes ! J'ai fini par appeler l'hôpital le plus

proche. Au bout du fil, l'infirmière n'était pas du tout inquiète :

– *Prenez une douche chaude. Si cela ne va pas mieux dans une heure, rappelez-nous.*

Apaisée par l'eau brûlante, je me suis finalement recouchée, plus sereine. Mais rien n'y faisait, mon corps ne voulait pas de Morphée. Il cognait encore plus fort. Mon ventre me faisait terriblement mal. J'étouffais. Je me suis échappée de ce studio de montagne sur la pointe des pieds pour aller frapper de toutes mes forces à la porte à côté. Mes parents ont sursauté en me voyant. Allongée entre eux, dans leur lit chaud, comme quand j'étais enfant, j'ai supplié ma mère de chercher au fond de son sac, de ses troussees de toilette et même dans les tiroirs de la cuisine, un antispasmodique. Face à la souffrance, j'imaginai avoir fait médecine.

– *Tu contractes.*

Je ne savais pas ce qu'étaient des contractions mais une chose était sûre, ma mère se plantait. Je n'étais enceinte que de six mois, l'heure n'était pas aux contractions.

– *Tu contractes, tu contractes, tu contractes.*

Flashback

Avec une main sur mon ventre, elle a composé le 15, sûre d'elle. Mon père et moi avons tenté de négocier, en affirmant que cela pouvait attendre le petit matin, mais elle ne voulait rien entendre :

– *J'ai eu trois enfants, je sais ce que c'est.*

Un nouveau coup m'a pressée d'abandonner la partie.

Des pompiers ont débarqué à grandes enjambées, complètement dépassés par la situation. Dans leur sac se trouvait un kit spécial accouchement qu'ils semblaient découvrir. Super ! Des novices ! Je n'étais pas du tout rassurée. La nervosité s'ajoutait à la douleur. Je suppliais mon père de les remplacer, lui qui, dans son enfance, aidait les vaches à mettre bas. Plus j'avais mal, plus j'essayais de faire bonne figure. J'ai alors joué la dernière carte de l'humour pour décrire la situation. Mais mes blagues de Bozo le Clown ont fait chou blanc.

Personne n'avait le cœur à rire.

2.

CATACLYSME

Hôpital de Thonon-les-Bains

6 heures du matin

Après un long trajet sur des routes de montagne, nous arrivons enfin à l'hôpital de Thonon-les-Bains. La nuit joue les prolongations. J'ai perdu beaucoup de sang et je crois avoir entendu un pompier parler d'hémorragie. Mais je ne pense qu'à une chose : mon bébé qui est mort en moi. Je suis sidérée par la vitesse avec laquelle le malheur s'abat.

Un médecin entre. Sans m'examiner, il sait. Il a déjà échangé avec son confrère du Samu. Il pose un monitoring sur mon ventre.

– Le cœur de votre bébé bat.

Ma douleur disparaît instantanément. Mes larmes cessent brutalement de couler.

– Fausse alerte, désolée mon amour, on oublie tout, vraiment. Laisse-moi dormir. Oui, là, tout de suite, un lit, une couverture et un oreiller. Juste

*quelques heures de sommeil et on rentre à la maison.
S'il te plaît, Pierre.*

*– Nous allons passer dans la salle d'à côté, la salle
d'accouchement.*

La voix est solennelle, grave, autoritaire, presque morbide. Comment ça « accouchement » ? C'est impossible, je n'en suis qu'à six mois de grossesse ; je n'ai fait encore aucune préparation, je n'ai rien, je ne suis pas prête.

*– Ce n'est pas pour tout de suite, c'est pour dans
trois mois à Paris. D'ailleurs, vous n'avez pas mon
dossier, et je n'ai pas de papiers d'identité sur moi.
Je ne sais pas comment faire... Oui, je veux une
péridurale...*

Hurlements.

*– Vous n'êtes qu'à trente semaines d'aménorrhée.
Nous allons devoir réanimer le bébé, pas sûr qu'il
survive. Il va falloir être courageuse et efficace, votre
enfant est trop faible pour supporter un accouche-
ment difficile.*

Je n'ai pas le choix. Jamais dans ma vie quelqu'un n'a autant pris les commandes. Personne ne demande mon avis. Ce que je ressens non plus, ce

que je veux encore moins. Il y a urgence. Urgence absolue.

Je bascule dans un univers dont ma légèreté et mon ignorance m'avaient jusqu'alors préservée ; je deviens un cas médical. La vie douce et dorée de mes jeunes années n'est plus qu'un lointain mirage. Je baigne dans du sang et de la merde, parfumés d'une odeur immonde de vomis séché. Je tremble de la tête aux pieds et cherche dans les néons de ce plafond blafard ma bonne étoile, qui jusque-là ne m'a jamais abandonnée.

Une sage-femme me déshabille et m'installe sur un fauteuil légèrement incliné. Les pieds calés dans les étriers, je n'ai pas d'autre choix que d'écartier les cuisses, alors que toute mon adolescence j'ai entendu : « Croise tes jambes, une fille ne montre pas sa culotte. » Ma pudeur n'est pas au bout de ses surprises. Un médecin me pique les fesses avec un médicament censé aider le bébé à respirer. Mon corps offert à ces inconnus se fige mais mon esprit galope. À quoi ressemble un bébé de six mois ? Est-ce qu'il a bien une tête, deux jambes et deux bras ? Va-t-il supporter

l'accouchement ? Va-t-il vivre ? Comment on accouche ? Vais-je y laisser ma vie ?

Mon corps sonne le glas de cette interro surprise, à laquelle je n'ai aucune réponse. Un coup de poignard me traverse le ventre, puis un autre encore plus intense quelques secondes après. C'est donc ça accoucher : une douleur indescriptible dont on s'est bien privé de me parler. Je hurle sur cet utérus qui se détend puis se crispe, je hurle sur cet anesthésiste qui a dû se perdre dans les couloirs, je hurle sur ce médecin qui ne trouve pas les mots pour me rassurer, je hurle sur Pierre aussi qui, sous le choc, fait à peine de la figuration. Je crie tellement fort qu'on pourrait croire que nous sommes une dizaine de femmes à donner la vie en même temps.

– Stop ! Reprenez vos esprits, on ne peut plus attendre.

Je suis dans cette pièce depuis à peine quinze minutes et je me fais déjà engueuler car je n'accouche pas assez vite. Me reviennent, comme des flashes, les témoignages de victimes de violence obstétricale que j'avais lus, sans trop vouloir y croire. Je me sens très proche de cette femme à qui on demande de prendre sur elle alors qu'elle

souffre le martyr ou de cette autre, sur qui la péridurale n'a pas fonctionné et à qui on explique que, dans le temps, les femmes étaient un peu moins douillettes ou encore de cette troisième, qui veut accoucher accroupie, à laquelle on balance que l'obstétricien n'a pas de temps à perdre avec des caprices. Sans oublier celle qui veut accoucher naturellement et qu'on pique malgré tout car « d'ici trente minutes vous nous supplierez de poser une péridurale alors autant gagner du temps ». Inconnues, sœurs et amies, j'aimerais, à cet instant, vous demander pardon d'avoir douté de vos paroles. Il aura fallu que cela m'arrive à mon tour pour que je comprenne à quel point certains mots transpercent plus que mille aiguilles.

Ne pas pleurer, respirer pour faire passer les contractions, ne pas paniquer, espérer. Un nouveau coup de poignard traverse le bas de mon dos. Inconsciemment, je refuse d'envisager le pire. Cet enfant, nous nous sommes battus pour l'avoir, nous l'avons tellement désiré. Le déni me donne la force de tenir.

– *À trois, vous poussez le plus fort que vous pouvez... 1, 2, 3.*

J'aimerais crier que je ne sais pas comment on accouche, que je ne suis pas une machine, que personne ne m'a donné le mode d'emploi et que non, ce n'est pas inné de faire sortir un bébé de sa vulve.

Un son presque inaudible, puis le silence total. Le pédiatre arrivé en catastrophe attrape le bébé, le réchauffe avec une couverture et lui pose sur le visage un masque à oxygène bien trop grand pour lui. Les médecins discutent ensemble dans un jargon incompréhensible. J'attrape, sans les comprendre, quelques mots au vol.

*– Naissance au terme de 30 semaines d'amé-
norrhée, par voie basse non instrumentale.
Présentation par le sommet. Liquide amniotique
clair. 1 400 grammes. Apgar à 1 minute : 4.*

Le bébé est vivant. Pour l'instant.

Chambéry

6 heures du matin

Un véhicule du Samu roule vite sur la bande d'arrêt d'urgence, sirènes hurlantes. À l'intérieur, le docteur Michel Taber, pédiatre réanimateur, et Cécile, une infirmière puéricultrice chevronnée. Ce matin, le chauffeur n'a qu'une mission : arriver à Thonon-les-Bains le plus vite possible.

Alors que le docteur Taber s'apprêtait à finir sa garde à Chambéry, un appel d'une consœur a bousculé ses plans. À sa voix, il a vite compris qu'il devrait tenir éveillé de longues heures encore. Par téléphone, il lui a expliqué les gestes de premier secours : administrer à la mère, deux fois à six heures d'intervalle, des corticoïdes pour accélérer la maturation pulmonaire du fœtus, ne pas pratiquer de péridurale – le bébé ne le supporterait pas – et surtout l'alimenter en oxygène dès qu'il sera né. Peu importe que les masques à oxygène dont cet hôpital dispose soient trop grands pour

lui, il faudra coûte que coûte aider le nouveau-né à respirer.

Ses indications ne suffiraient pas, il le savait. L'hôpital de Thonon-les-Bains n'est pas équipé ni formé pour accueillir un bébé si immature. Michel Taber n'a pas eu d'autre choix que de faire le déplacement.

Trois jours après Noël et malgré la fatigue, il était impensable qu'il ne fasse pas tout son possible pour sauver un enfant.

Salle de naissance

6 heures 30 du matin

À la demande de l'obstétricien, Pierre sort de la salle d'accouchement. On garde rarement les pères pour l'expulsion du placenta afin de préserver le peu d'intimité qu'il reste aux mères. Il ne sait pas exactement ce que sa femme va encore devoir subir, mais il s'exécute sans discuter.

Dans ce couloir, tout son corps tremble. Les hurlements d'Héloïse résonnent dans sa tête, lui qui était totalement impuissant face à ces spasmes qui la secouaient comme si quelqu'un était en train de la torturer. « Tenez-lui la main », lui a ordonné le médecin. Pierre lui a aussi épongé le visage et murmuré cent fois à quel point il l'aime. Au lieu de ce maigre accompagnement, il aurait aimé souffrir à sa place ou *a minima* partager sa douleur.

Les sens en alerte, il essaie de percevoir chaque son afin de distinguer un pleur de son bébé, signe